Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 25 (1880)
Heft: 14

Artikel: La discipline du feu
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-335351

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 14 Lausanne, le 23 Août 1880. XXVe Année.

SOMMAIRE. — **La discipline du feu**, p. 305. — **Rassemblement de la IIIe Division d'armée**, p. 309. — **La place d'armes fédérale pour les écoles de tir**, p. 318. — **Nouvelles et chronique**, p. 320.

LA DISCIPLINE DU FEU[1].

La discipline du feu, comme elle est entendue aujourd'hui, destinée « à assujettir à des règles l'emploi du feu dans le combat et à obliger le soldat à ménager ses munitions » est une exigence qu'on peut dire née avec la récente adoption des fusils à tir rapide. Avec le fusil se chargeant par la bouche il y avait des principes réglementant l'emploi des feux; mais, s'ils étaient négligés et si dans la bataille les troupes manquaient de cartouches, on changeait, au commencement de l'action, les corps engagés; pour l'acte décisif, la silencieuse baïonnette, comme l'appelait Souwaroff, tenait lieu de tout.

En fait, nous voyons l'école française jusqu'en 1859, l'école russe jusqu'en 1877-78, d'autres jusqu'à une époque plus ou moins rapprochée, mépriser le feu de la mousqueterie et le considérer comme bon seulement à remplir le temps entre le début de la lutte et le moment où l'infanterie réunie courra à l'assaut.

Les choses se passent maintenant d'une façon toute différente. Le fusil n'est plus le manche de la baïonnette, mais bien l'instrument mortel qui fait le plus grand nombre de victimes et, en dernière analyse, décide la victoire. Avec le fusil à chargement par la bouche, le feu s'ouvrait à 300 ou 400 pas; avec l'arme se chargeant par la culasse, sur terrain découvert, et à cette distance, un des deux adversaires sera bien vite détruit; avec le premier, un soldat exercé pouvait tirer quatre ou cinq coups par une minute; avec le second, une recrue de 40 jours peut tirer, dans le même temps, huit ou dix cartouches.

Les seules considérations de portée, de justesse et de vitesse suffiraient pour démontrer quelle incalculable importance les armes à tir rapide ont donné à la discipline du feu.

Il y a d'autres faits à considérer.

Les pertes beaucoup plus faibles, en proportion du temps, dans les combats anciens que dans les combats actuels, et de là, un moindre découragement; l'âge plus avancé et l'expérience des soldats; les mouvements lents et pénibles de l'ancienne charge, pour ne pas chercher plus loin, étaient certainement autant de freins s'opposant à un gaspillage inconsidéré des munitions. Aujourd'hui, au contraire, les guerres démontrent que, laissant suivre à nos jeunes soldats les suggestions de leur instinct, ceux-ci, pour s'étourdir dans le

[1] D'après la *Rivista militare italiana*, (juillet 1880.)

danger, par inexpérience et surtout à cause de la grande facilité qu'ils ont à charger leur arme, ont bientôt vidé leur cartouchière.

La vraie efficacité des anciennes armes commençait à 400 pas; et on ne tirait que quand les infanteries étaient à cette distance.

L'espace que les troupes avaient à parcourir sous le feu de la mousqueterie pour se lancer à l'assaut variait donc entre 250 et 300 mètres; cet espace, quelque défavorable que fut la configuration du sol, pouvait être franchi en quatre ou cinq minutes au plus.

Maintenant, à 1200 mètres et même au-delà, l'effet de la mousqueterie se fait déjà gravement sentir. A cette distance, et souvent, on prend la formation de combat, non-seulement (comme jadis) pour éviter de trop grandes pertes aux troupes, mais aussi pour que celles-ci ne puissent plus renoncer à nuire à l'ennemi et enfin parce qu'il est dans la nature humaine de tenter toujours de répondre à l'attaque par l'attaque.

Il résulte de là que l'espace à traverser, sous le feu, par l'infanterie est en moyenne de 1000 mètres, exigeant 15 ou 18 minutes pour être franchi, soit un temps presque quadruple du temps employé autrefois. Pour cette comparaison, nous avons pris comme point de départ notre règlement d'exercice; car dans des exemples tirés des guerres franco-allemande et russo-turque, le premier emploi des armes se fait à 1500 et même 2500 mètres.

La *précision* de l'arme est une raison indirecte, plus morale que matérielle, de la grande importance qu'a prise actuellement la discipline du feu. Il est certain que l'excitation nerveuse du soldat est d'autant plus grande que le nombre de ses compagnons frappés autour de lui est plus considérable. Comparant les pertes qui, en un temps donné, ont été supportées par les troupes jadis et aujourd'hui, nous pouvons en déduire que l'excitation dans la lutte sera aujourd'hui plus grande. Le 20 juillet 1877, à Plewna, les Russes avec un effectif de 7000 hommes perdirent en cinq quarts d'heure 94 officiers et 2771 soldats, soit les trois quarts de ce que nous perdions à Custozza, où, avec un nombre de combattants dix fois plus fort (75,000 hommes) et dans un temps presque dix fois plus long aussi, nous eûmes à déplorer 3425 soldats et 318 officiers hors de combat. Le calme, donc, cet indispensable conseiller de toute action forte et sage, est toujours plus difficile à maintenir. Ajoutons encore l'oubli de toutes les règles et le manque de direction sur plusieurs points de la ligne, inévitables conséquences des ordres imposés précisément par la redoutable précision des armes actuelles.

Quant à la rapidité du tir, nous sommes de l'avis de tous les auteurs qui s'accordent à dire que la consommation des munitions dans le combat est en raison directe avec elle.

De l'examen succinct de ces trois facteurs il semble résulter :

1° Un *temps* triple pendant lequel le soldat se servant efficacement de son fusil sans tenir compte de la rapidité du tir, nous avons, dans un combat de notre époque, une consommation triple de munitions par individu.

2° Une *précision* plus grande dans les armes actuelles, laquelle détruisant tous les liens tactiques et déprimant beaucoup plus la

force d'âme du soldat, fait souvent manquer l'autorité du commandement et enlève à l'homme qui combat beaucoup de ce calme grâce auquel, dans les anciennes batailles, on pouvait empêcher un inutile gaspillage des munitions.

Ainsi donc la précision, quoiqu'on ne puisse la mesurer par des chiffres, contribue puissamment à augmenter le nombre des cartouches tirées inutilement.

3° Une *vitesse de tir* double et triple de celle de l'ancien fusil et, par cette seule raison, une consommation double et triple de munitions.

Quels moyens matériels peut-on opposer à cette triple ou quadruple dépense de cartouches ?

Autrefois, le nombre de cartouches allouées à chaque fantassin variait entre cinquante et soixante; maintenant que dans toutes les armées le calibre de l'arme a été diminué et le poids de la cartouche réduit au minimum exigé par les conditions balistiques, ce nombre varie entre soixante-quinze et quatre-vingt-dix par homme. Pour rétablir donc l'équilibre entre le présent et le passé, il faut chercher les moyens en grande partie dans l'éducation du soldat.

Aujourd'hui, si nous examinons ce qui a été écrit jusqu'ici sur la guerre d'Orient, nous trouvons de fréquents exemples d'assauts furibonds à la baïonnette de la part des Russes, assauts qui rarement furent couronnés de succès; au contraire, dans la guerre franco-allemande, il semble établi que, dans la plupart des cas, le sort du combat fut la conséquence de la seule intensité des feux de l'artillerie et de l'infanterie concentrés sur la position ennemie.

Suivrons-nous la tactique audacieuse des Russes ou celle calme et énergique des Allemands? Certainement celle des seconds, puisqu'elle nous est dictée par notre règlement d'exercice et notre instruction tactique.

En tout cas, il est nécessaire plus que jamais d'étudier tous les moyens, pour que, au dernier moment de la lutte, quand il s'agit de vaincre en écrasant l'ennemi sous la grêle de nos balles, celles-ci ne viennent pas à manquer parce que, pendant les exercices de la paix, nous n'aurons pas mis d'importance à inculquer à nos soldats une bonne discipline du feu.

II

Comme il résulte de la définition, la discipline du feu se manifeste de deux manières distinctes :

1° Subjectivement, régler l'emploi du feu dans le combat.

2° Objectivement, accoutumer le soldat à ménager les munitions.

Examinant le premier point, nous nous trouvons en face de deux théories diamétralement opposées : « Il est inutile et sans efficacité de tirer à une distance supérieure à 600 mètres », disent les uns; « il faut profiter de toute la trajectoire des nouvelles armes et tirer au-delà de 1000 mètres », répondent les autres. Les raisonnements des adversaires du tir à grande distance, dont le chef d'école est le major prussien Boguslawsky, sont les suivants :

1° En enseignant au soldat le tir à grande distance, on lui donne des idées contradictoires sur l'emploi de la hausse. D'un côté on lui

enseigne qu'il doit viser avec précision et tirer seulement sur l'ennemi qu'il voit, et, d'un autre côté, on lui recommande l'emploi de deux et même trois lignes de mire pour atteindre le même but.

2° L'emploi de plusieurs lignes de mire cause du retard dans l'exécution des feux.

3° Que ce tir, possible seulement contre des colonnes nombreuses, peut être rarement employé, parce que les troupes tendent à disparaître du champ de bataille pour être remplacées par des lignes minces presque toujours en mouvement.

4° Pour espérer de bons résultats du tir à grande distance, il faut pouvoir compter sur le calme du soldat; ce calme cesse vite si l'ennemi, tirant aussi, réussit à faire éprouver quelques pertes.

5° L'infanterie qui emploie le feu à grande distance perd la hardiesse offensive.

6° Dans l'attaque ce feu peut devenir dangereux, car il est très difficile d'estimer, même approximativement, les distances.

7° De 700 à 1000 mètres il dégénère en une mousquetade inutile et on n'a pas de moyens pour le soumettre à la discipline.

8° Malgré toutes les précautions, les troupes qui tirent à grande distance risquent de manquer de munitions au moment décisif.

9° On ne connaît pas les effets de ce tir de masses qui emploie trois lignes de mire pour couvrir de projectiles un espace de terrain occupé par l'ennemi.

10° Aux partisans du tir à grandes distances qui pensent que l'infanterie emploie aussi le tir indirect, Bogulawsky oppose qu'agir ainsi serait sacrifier la question tactique à la question technique.

III

Nous venons de voir les arguments des uns, passons à ceux des autres, mais comme les contradicteurs se basent sur des essais de polygones, il convient, avant d'exposer leurs raisons, de citer les résultats obtenus dans quelques expériences.

A Grosjedlersdorf, près de Vienne, une compagnie de 241 hommes tira à 1400 mètres, sur des buts représentant trois pièces d'artillerie et leurs servants. A cette distance, chaque homme brûla 10 cartouches en trois minutes et demie; on obtenait un résultat de 9 % soit 189 touchés. La compagnie s'approcha à 900 mètres et, avec le même nombre de cartouches, on eut le 12 %. Les distances étaient connues.

Dans une autre expérience, au même polygone, les buts furent formés de quatre canons en bois avec affûts et avant-trains. Les servants étaient représentés par des mannequins en carton de forme naturelle. Toutes les troupes de la garnison de Vienne vinrent s'exercer au tir à des distances comprises entre 450 et 1400 mètres. Chaque homme tira 9 cartouches à des distances estimées sur place : il résulte de ce tir que plusieurs compagnies (de 60 hommes en moyenne) mirent dans le but 120 balles et plus.

Au polygone de Lichfeld près Monaco ? des compagnies d'infanterie, après avoir fait en bon ordre une marche de 25 kilomètres, tirèrent à 1500 pas (1066 mètres) sur des buts figurant des chaînes

de tirailleurs couchés et obtinrent 30 % de touchés. La distance était estimée à vue.

A Berlin, un bataillon du 3e régiment de la garde, tirant à une distance estimée de 1300 mètres sur un but représentant une colonne de bataillon, eut un résultat de 15 pour cent.

Nous tirons les données suivantes d'expériences faites à Plaisance le 18 juillet 1879, sous les ordres du général Ricotti, dans le but de comparer l'efficacité du feu d'une compagnie de 165 hommes (35e régiment d'infanterie) avec celle d'une batterie légère de 8 pièces tirant à shrapnels. Chaque peloton formé en chaîne tira 10 coups par homme contre les buts représentant quatre canons avec leurs quatre avant-trains placés 40 mètres en arrière. Les distances estimées par le moyen du son, et presque conformes à la réalité, furent de 1000 et 800 mètres.

A la première distance (1000m), les deux lignes de panneaux furent atteintes 143 fois, soit 9,4 ‰. A la seconde distance (800m), les lignes de panneaux furent touchées 238 fois, soit 14,8 ‰. Le 19 juillet, une compagnie de 100 hommes (36e d'infanterie) tira contre un but long de 12 mètres et haut de 0m90 (hommes à genou) et parfaitement défilé des vues des tireurs, depuis un grand rectangle en planches de 3 mètres de haut et de 40 mètres de longueur. Les distances furent estimées au moyen du son et évaluées chaque fois à 60 mètres en plus de la réalité. Chaque soldat tira en ordre dispersé, les pelotons se succédant l'un à l'autre, 10 coups et, à 700 mètres, la compagnie obtint 67 touchés, soit 6,7 %. A 900 mètres elle atteignit le but 56 fois, soit 5,7 %. Dans les deux jours d'expériences, le temps employé par chaque peloton pour tirer 10 coups par homme à chaque distance fut de 5 à 6 minutes. (*A suivre.*)

Rassemblement de la III division d'armée.

(En septembre 1880.)

Plan d'instruction pour les cours préparatoires des bataillons d'infanterie de la IIIe division.

(1 au 10 septembre 1800.)

Jour d'entrée, 31 août.

Revue du commissariat, visite sanitaire, lecture des articles de guerre, instruction sur la tenue et les convenances militaires, inspection d'armes ; théorie sur la connaissance du fusil ; préparation pour le tir.

1er jour d'instruction, 1er septembre :

Heure d'instruction avant déjeuner : Exercices pour mettre en joue et viser.

Préparation au feu de salve.

Avant midi : Ecole de soldat, 1re section, avec interruption pour la théorie sur le service intérieur.

Après-midi : Service élémentaire de tirailleurs, école de soldat, 2e section (exercices pour mettre en joue et viser, préparation pour feu de salve). Préparation au service de sûreté.

2e jour d'instruction, 2 septembre :

Le matin, avant déjeûner, comme le premier jour.

Avant midi : Ecole de compagnie en ordre serré, avec interruption d'une demi-heure consacrée à la théorie sur le service intérieur.